

ARRÊT SUR D'ANCIENNES IMAGES

PAR GUY KONOPNICKI

La presse aime raconter une belle histoire, qui serait la sienne, avec ses héros de guerre, ses grandes plumes et ses visionnaires lucides. Elle a aussi ses repoussoirs historiques, ce que l'on appelle la presse des années 30, par exemple, et bien sûr les journaux des dictatures, répercutant jusqu'à l'absurde des vérités officielles. Il est plus rare de regarder les journalistes d'hier confrontés à des événements dont ils peuvent difficilement imaginer la portée historique. Critique des médias d'aujourd'hui, avec parfois un parti pris qui ne nous épargne guère, Daniel Schneidermann se retourne sur le passé et analyse la presse internationale, rendant compte de l'installation du nazisme en Allemagne. *Berlin, 1933*, donc. Dès le titre du livre, le lecteur contemporain comprend ce que signifie l'association de la capitale de l'Allemagne avec la date de la nomination d'Adolf Hitler au poste de chancelier. Mais que comprennent les correspondants de presse en poste à Berlin, que veulent leurs patrons de Paris, de Londres ou de New York ? Schneidermann commence par nous renvoyer une image singulièrement familière. Celle des journalistes en poste, soucieux de préserver leurs relations avec les nouveaux maîtres du pays, cherchant des entrées à la chancellerie, dans les ministères, fréquentant les industriels et les personnalités remarquables.

Une critique des mœurs journalistiques, d'hier et d'aujourd'hui, où la crainte de ne plus être accrédité, la quête du scoop ou de l'interview exclusive, commandent de ne pas trop froisser M. Hitler ou M. Goering. Ce qu'on appelle la préservation des sources oblige au conformisme quand ce n'est pas à la servitude. Les journalistes invitent au bon sens, comme ce sujet britannique, travaillant pour le bureau berlinois du *New York Times* et qui affirme, en mars 1933, que le nouveau gouvernement allemand n'envisage pas « de massacrer ses ennemis, ni de se livrer à une oppression raciale meurtrière ». Au plus près de l'événement, en fréquentant ses protagonistes, on voit d'autant moins que l'on ne veut pas voir. A l'autre bout de la chaîne, il y a de grands industriels, propriétaires des journaux, pour qui la peur du rouge l'emporte sur la crainte du brun.

Le livre de Daniel Schneidermann se dévore comme un formidable thriller, à ceci près que nous connaissons la fin et ses suites. Il résulte d'un patient travail de recherche, reprenant le fil des événements à l'aune de leur traduction pour la presse de l'époque. Nous retrouvons de grandes plumes, aux destinées diverses. Roger Vailland, alors reporter à *Paris-Soir*, assiste, à Francfort, à la journée de boycott des entreprises juives et ne la prend pas au sérieux, à cause d'un nazi joufflu et ridicule dans sa chemise brune. Vailland sera plus tard un grand résistant. Mais, sur place, en Allemagne, en 1933, il n'y croit pas. *L'Humanité*, pour des raisons idéologiques, relatives aussi à l'antisémitisme, est

persuadée que le nazisme, instrument du capitalisme, trouvera des arrangements avec la finance juive. Léon Blum, si lucide, en 1920, sur l'avenir de la dictature communiste, ne croit pas, en 1933, que les nazis résisteront à l'épreuve du pouvoir.

Et, il y a, bien sûr, ces camps que l'on ne veut pas voir, ces bateaux de réfugiés dont personne ne veut, il y a ces trahisons nées de la peur ou de l'égoïsme de classe qui, au bout du compte, aboutissent au désastre mondial. Le recul du temps permet à Daniel Schneidermann d'écrire ce que les journaux de l'époque ne publiaient pas. L'auteur, à bon droit, s'interroge en permanence sur nos visions d'aujourd'hui, en se demandant si, à notre tour, nous n'occultons pas de terrifiantes réalités contemporaines. L'originalité de son travail sur la presse internationale face au nazisme se perd quand Daniel Schneidermann tente des incursions

dans le présent. La mise en rapport de l'actualité avec le temps de la montée des périls est un système récurrent, usé jusqu'à la corde, à force d'être répété, à tous propos. On peut tout faire dire à l'histoire, et par exemple que le traitement des réfugiés et le rejet de l'islam rappellent l'errance des juifs allemands et l'antisémitisme. Comme on peut lui faire dire que les complaisances, les lâchetés et la passivité face à l'islamisme rappellent le renoncement des démocraties face aux coups de force de l'Allemagne nazie. Les deux manières d'extrapoler l'histoire ne sont que des transpositions fallacieuses. Ce qui n'interdit pas de s'interroger en lisant Daniel Schneidermann. ■

Berlin, 1933, de Daniel Schneidermann, Seuil, 448 p., 23 €.

